

LA PETITE PRESSE

5 cent. le numéro

JOURNAL QUOTIDIEN

5 cent. le numéro

PARIS, 10 SEPTEMBRE 1868

3^{me} année. — DIMANCHE 20 SEPTEMBRE 1868. — N^o 885

Administrateur : E. DELSAUX

Les bureaux de la PETITE PRESSE, rédaction et administration, sont transférés, 16, rue du Croissant.

PARIS, 10 SEPTEMBRE 1868

LA GRANDE MARÉE

MORT DE MADEMOISELLE LE CESNE

La marée — qui ne sait cela? — est un mouvement périodique des eaux de la mer, mouvement qui élève et abaisse successivement ces eaux en un même lieu.

Le gonflement s'appelle le flux, le flot, la marée haute.

Le retrait prend les noms de reflux, de jusant, de marée basse.

Un moment de calme sépare les deux périodes.

Lorsque la mer a atteint son plus haut degré d'élévation, on dit qu'il y a pleine mer ou que la mer est étale.

La basse mer est le point opposé.

L'ensemble d'un flux et d'un reflux constitue une marée.

Quand j'aurai ajouté qu'il y a deux flux et deux reflux dans une période de vingt-quatre heures cinquante-deux minutes en moyenne, et que cet intervalle est précisément celui qui sépare deux passages consécutifs de la lune au même méridien, vous en saurez aussi long que moi, qui en sais beaucoup moins long que les savants.

Aristote, qui était un philosophe grec, mourut, dit-on, du chagrin de ne pouvoir déterminer la cause des marées. Ce serait supposer une grande sensibilité à ce sage.

Un latin, Plin, fut plus heureux; il constata la coïncidence des mouvements de la mer avec ceux de la lune et du soleil.

Mais l'honneur du premier système positif revient à Newton, un anglais.

C'est lui, en effet, qui nous a révélé, après s'en être convaincu par l'observation, qu'une attraction universelle enchainait l'un à l'autre tous les corps de l'univers. Le soleil et la lune attirent vers leur centre la terre qui les attire à son tour. Dans ce mouvement, la masse fluide de notre globe, la mer, suit le mouvement de la masse solide. De là le flux et le reflux.

J'abrège à dessein, pour qu'on saisisse mieux.

La version des poètes sur ces matières immenses et mystérieuses complète, du reste, celle des savants.

Les anciens attribuaient aux aspirations et aux expirations de l'animal du monde le phénomène des marées.

Michelet a repris cette tradition :

« Notre terre n'est point solitaire. La courbe qu'elle décrit exprime les forces, les influences diverses qui agissent sur elle, témoignage de ses rapports et de ses communications avec le grand peuple des cieux. Ses relations hiérarchiques sont parfaitement visibles avec son chef, le soleil, et la lune, qui, pour être sa servante, n'en a que plus de puissance sur elle. De même que les fleurs de la terre se tournent vers le soleil, la terre elle-même, qui les porte, le regarde, aspire vers lui. En ce qu'elle a de plus mobile, sa masse fluide, elle se soulève et fait signe qu'elle ressent son attraction. Elle déborde d'elle-même, elle monte (selon qu'elle peut), et, vers les astres amis, deux fois par jour gonfle son sein, leur adresse au moins un soupir.... »

Hier, chers lecteurs, était la date de la plus grande marée de l'année.

Je voudrais n'avoir, à propos d'elle, qu'à vous parler de science et de poésie.

Par malheur, les faits donnent souvent un triste démenti à la sérénité de la nature.

Nous sommes au pied d'une falaise; notre regard perdu dans l'infini plein de lumière confond la mer et le ciel; si nous sommes deux, nos âmes s'unissent pour ne former qu'une âme...

Tout à coup l'Océan monte. D'abord ses vagues ressemblent à une caresse; puis la caresse devient menace; puis la menace devient danger.

D'un côté, les falaises à pic; de l'autre la masse énorme de l'eau.

Que devenir?

— Attendons la mer! s'écrient les amoureux. Nous ne nous aimerons jamais plus et nous nous aimerons peut-être moins! Mieux vaut être ensevelis dans notre extase divine que de retourner vers le commun des hommes, qui ne comprend pas!...

Leurs bras s'ouvrent; leurs lèvres se rapprochent; ils ont tout oublié...

Une vague plus haute vient mouiller leurs pieds. Ils fuient.

— Mourir, quelle folie! Il faut vivre — avec l'espoir de retrouver une pareille heure!...

Vivre, — la mer ne le permet pas toujours. Lisez ce lugubre récit que je prends au *Moniteur du Calvados*. Ce n'est pas ma faute, en vérité, si chaque jour apporte son deuil. J'aimerais mieux qu'il apportât un bonheur ou une gaieté.

La scène est dans un village de la côte normande, à Ouistreham.

Mardi dernier, vers neuf heures et demie du matin, la famille Le Cesne descendit vers la plage.

Elle se divisa en deux groupes.

Mme Le Cesne et ses plus jeunes enfants, sous la surveillance d'un baigneur nommé Hérard, demeurèrent à quelques pas du rivage.

Mlle Berthe Le Cesne et son institutrice, Mlle Flechter, toutes deux bonnes nageuses, s'éloignèrent en riant et ne s'arrêtèrent qu'au moment de perdre pied.

La mer commençait à se retirer. La marée, comme toutes celles qui précèdent la grande marée d'équinoxe, avait monté très-haut. Sous l'influence d'une bourrasque de trois jours, les lames hautes, précipitées, venaient se briser avec bruit sur le sable.

Les deux jeunes filles, après s'être vaillamment aventurées à trente mètres à peu près du rivage, se dirent : — Faisons la planche pour nous reposer!...

Mlle Flechter, la première, se tourna sur le dos et parvint à s'y maintenir.

Mais son élève fut moins heureuse. Brutalement saisie par une lame, elle perdit l'équilibre et se sentit roulée par le flot.

L'institutrice, se mettant à nager, voulut aller à elle.

Impossible d'approcher. Les vagues, de plus en plus rapides et de plus en plus lourdes, formaient une muraille que nulle force humaine ne pouvait briser.

— Au secours! cria Mlle Flechter; au secours!...

On l'entendit.

Du bord on vit le drame : deux jeunes femmes, l'une jouet de la mer, l'autre s'épui-

sant en vains efforts pour l'atteindre et la sauver...

Madame Le Cesne se tourna vers le baigneur :

— Sauvez ma fille! lui dit-elle.

Hérard se jeta en avant. Les lames lui barrèrent aussi le passage.

Une barque était à l'ancre. Quelques personnes essayèrent de la mettre à flot.

— A quoi bon? On arriverait trop tard.

Deux menuisiers, de ces héros inconscients qu'on trouve dans le peuple, Henri Lecarpentier et Mesnil, de Trouville, travaillaient à un chalet non loin de la plage. Ces braves jeunes gens accoururent. Le premier s'élança tout habillé au secours de Mlle Le Cesne. Il allait la saisir, quand ses mains s'embarassèrent dans sa blouse; ses mouvements furent paralysés. Un douanier, Hallot, arrivait derrière lui. Il le dégaa, prit la jeune fille dans ses bras et la rapporta vers le rivage.

Mesnil y était déjà, soutenant l'institutrice évanouie.

— Ma fille! ma fille! M'entends-tu, ma fille?...

Berthe n'entendait plus.

On l'étendit sur le sable. On lui enleva ses vêtements de bain. La mère s'agenouilla près d'elle, la frictionna de ses deux mains, posa ses lèvres sur ses lèvres, essaya de faire passer son souffle et son âme dans le corps de son enfant...

L'enfant demeura immobile et glacée.

Survinrent M. le docteur Desbleds et M. Féron, pharmacien.

Mme Le Cesne n'eut besoin que de leur montrer sa fille.

Ils se mirent à l'œuvre.

Frictions, sinapismes, bouteilles brûlantes, bain chaud, tout fut inutile.

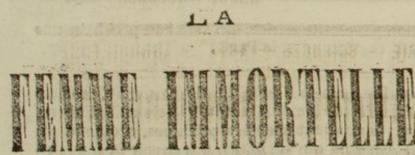
C'était fini.

Mlle Flechter, elle, avait repris ses sens. Brisée, évanouie, elle regardait autour d'elle essayant de parler et ne le pouvant pas.

Son premier mot fut : — Berthe!...

Personne n'osa lui répondre; mais elle vit que tout le monde pleurait...

Telle a été la préface de la grande marée, chers lecteurs; tel a été l'épilogue de cette



9 PAR PONSON DU TERRAIL

DEUXIÈME PARTIE IX

Le chevalier d'Esparron était tombé percé de coups.

Mais aucune de ses blessures n'était mortelle et, confié à d'habiles chirurgiens, il fut en état, trois semaines après, de comparaître devant ses juges, en compagnie de Janine.

Ce fut un procès criminel qui passionna la ville et la cour.

Conrad, Mme Edwige, la jeune Italienne,

Voir les numéros parus depuis le 21 juin.

furent accusés de complicité; car, on le pense bien, le margrave était mort.

Le marquis de la Roche-Maubert et le président Boisleyry se signalèrent par leur acharnement contre Janine et le chevalier.

Le marquis raconta ses tortures et sa captivité avec une éloquence sauvage; il soutint que Janine était sorcière et vampire, qu'elle s'abreuvait de sang humain et qu'elle avait trouvé le moyen de vivre toujours.

Il se permit même un petit conseil à messieurs du Parlement.

— Il y a quarante années, dit-il, on avait pris toutes les précautions possibles pour que la sorcière ne pût échapper à son sort. Cependant on la brûla vainement, puisque vous l'avez devant vous.

Mon avis serait donc qu'il faut la décapiter avant de la brûler, car le feu appartient à Satan, et Satan est l'ami de cette femme.

Le Parlement ne tint pas compte du conseil donné par le haïeux vieillard.

Le chevalier d'Esparron ne daigna pas se défendre.

Il aimait Janine et il voulait partager son sort.

Le Parlement rendit un arrêt qui condamnait l'intendant Conrad et sa femme Mme Edwige.

à une réclusion perpétuelle dans une forteresse.

La jeune Italienne, les négillons et le vieillard qui avait joué le rôle de dupli furent acquittés.

Le chevalier d'Esparron et Janine furent condamnés à être brûlés vifs.

Mais la veille de l'exécution, il se passa une chose étrange.

On ne retrouva plus Mme Edwige et Conrad dans leur cachot.

Comment s'étaient-ils évadés?

Voilà ce que nul ne put savoir.

Le lendemain, le chevalier et Janine furent conduits au supplice, pieds nus, en chemise et un cierge à la main.

Le ciel était chargé de gros nuages noirs que de fauves éclairs déchiraient de minute en minute.

Quand les condamnés furent liés au même poteau, le bourreau jeta une torche enflammée sous le bûcher.

La flamme petilla, une fumée épaisse s'éleva et enveloppa les deux amants.

Mais soudain les nuages crevèrent, le feu du ciel tua le bourreau, dispersa la foule épouvantée, la pluie qui se mit à tomber à torrents éteignit le feu, et l'on prétendit que Satan s'était montré debout sur le bûcher, une hache à la

main et coupant les liens de Janine et du chevalier d'Esparron qui descendirent tranquillement de leur échafaud et s'en allèrent, se tenant par la main, sans que ni les archers, ni les curieux, paralysés par la foudre, songeassent à leur barrer le passage.

ÉPILOGUE

Tel était le dénouement de cette absurde histoire, que j'avais trouvée tout au long dans l'ouvrage imprimé à la Haye en 1769.

La famille d'Esparron est une des familles de Provence les plus connues et le marquis de ce nom habite un petit village des Basses-Alpes. Je lui envoyai le volume, lui demandant des explications.

Voici sa réponse :

« Monsieur,

« J'ai compulsé tous mes papiers de famille, interrogé mes souvenirs d'enfance et les récits de mes pères. Aucun chevalier d'Esparron n'a été condamné au bûcher.

« Votre très-humble,

« Marquis d'ESPARRON. »

Les archives du Parlement ne font pas la moindre mention du procès de la femme immor-

FAITS DIVERS

PARIS

La vieille et néfaste rue Saint-Germain-l'Auxerrois, qui fut ravagée par le choléra en 1632, n'est plus reconnaissable. Deux parties importantes ont déjà disparu depuis quelque temps sous les constructions du théâtre du Châtelet et de la Belle-Jardinière. En ce moment les maçons construisent, en l'élargissant du double, de belles maisons sur son côté méridional.

C'est une des plus vieilles rues de la rive droite. Un diplôme de Louis le Débonnaire, daté de 820, il y a 1048 ans, fait mention d'un chemin qui allait du grand pont (pont au Change) à l'église Saint-Germain. Sur les côtés de ce chemin on bâtit des maisons, et il devint rue Saint-Germain, comme le poète Guillot l'appelle en 1300. C'est dans cette rue que se trouvait le fameux Fort-l'Évêque; c'est là que les évêques de Paris exerçaient leur justice, il fut en partie reconstruit en 1652 pour loger les prisonniers pour dettes et les comédiens réfractaires ou indociles. Le célèbre Clairon, Brisard, d'Auberval, Molé, Lekain, etc., furent les hôtes du Fort-l'Évêque. C'est en se rendant à cette prison, sous la conduite d'un exempt, que Mlle Clairon dit :

— Mon honneur reste intact, et le roi lui-même n'y peut rien.
— En effet, dit l'exempt, où il n'y a rien, le roi perd ses droits...

La fête de Saint-Cloud a été interrompue par un orage violent à trois heures. A ce moment, M. Mangin, lieutenant de la compagnie des aérostiers de la Société météorologique de France, procédait au gonflement du ballon l'Union. Bon nombre de personnes ont tenu les cordes, sans avoir d'autre abri contre la pluie que les toiles du ballon à moitié gonflé.

Aussitôt que son aérostat a été séché par le vent, M. Mangin s'est envolé avec deux amis vers cinq heures et demie du soir. La descente s'est effectuée très-heureusement, dans les environs de Melle, canton de Creil. On avait parcouru en moins de deux heures plus d'une soixantaine de kilomètres.

Les aéronautes ont traversé sans accident deux orages. Notons que l'Union avait été cousue à la machine au lieu de l'être à la main. Lors de son départ, l'Union a été colorée en rouge très-vif par les rayons du soleil couchant, ce qui prouve que les nuages rouges de l'orient réfléchissent souvent les teintes venues de l'orient où le soleil se couche.

Un individu bien mis et de bonnes manières entra hier, à la tombée de la nuit chez le sieur Paul C..., restaurateur, qui imprial, à Suresnes, et se fit servir dans l'un des bosquets de l'établissement un copieux dîner. Son repas achevé, il prit du café, des liqueurs et se mit à fumer. Son séjour se prolongeait, et se faisait tard, et le restaurateur, qui avait vu se retirer successivement tous les consommateurs, commençait à concevoir des inquiétudes au sujet de cet homme.

Ces inquiétudes augmentèrent quand il remarqua que le dîner avait éteint les bougies, et restait plongé dans l'obscurité. Il prit alors le parti d'aller lui-même lui porter l'addition, et, tenant en main un flambeau, il se dirigea vers le bosquet. Alors il vit le consommateur étendu à terre dans une mare de sang. Il venait de se porter dans la poitrine plusieurs coups de couteau-poignard. Il respirait encore. On s'empressa de le relever et d'appeler près de lui le docteur Plisson. Ce médecin lui donna des soins qui le ramènèrent.

Questionné par le commissaire de police, qui à la nouvelle de cet événement, s'était transporté au restaurant, il a déclaré qu'il se nommait M..., qu'il avait trente-huit ans, et qu'il était employé principal chez un négociant de la rue des Bourdonnais, à Paris. Il a ajouté que son acte de désespoir était motivé par des chagrins domestiques. Le blessé, dont l'état est grave, a été conduit à l'hôpital Baujon.

saison des bains, la plus brillante, la plus animée, la plus tapageuse qu'on ait jamais vue.

Une pauvre petite créature, à laquelle d'honnêtes parents tenaient par mille liens, qui avait été pendant dix-neuf ans la joie de leur foyer, qui demain peut-être aurait été une fiancée heureuse, cette pauvre petite créature disparaît tout à coup dans un de ces mouvements de la nature, que Mjchelet appelle des attractions.

Amours terribles que ceux de la terre et du ciel!

Devant cet infini, la pensée se perd. Mais devant la douleur du père et de la mère qui ont perdu leur enfant, le cœur s'ouvre.

Il y a quelque chose de plus grand et de meilleur que la sympathie mystérieuse des choses, c'est la fraternité ouverte des hommes.

L'océan tue. Nous pleurons avec la famille Le Cesne, son ange envolé.

TONY RÉVILLON.

CORRESPONDANCE

Les Charmettes, septembre 1868.

Mon cher Balathier,
Vous savez la romance :

Quand on est Basque et bon chrétien...

Sans être Basque, je suis bon chrétien, et le curé de mon village qui mangeait hier ma soupe aux choux, me permet de vous raconter notre conversation.

— Vous allez donc, me dit-il, reprendre le Roi Henri?

— D'autant plus volontiers, répondis-je, que j'ai vécu de ce temps-là.

Mon digne curé fit un bond. Alors je lui fis part de ma conviction que nous avions déjà vécu et que nous vivrions encore. Nouvelle exclamation du brave homme.

Mais enfin, il m'accorda que les croyances chrétiennes n'excluent point cette opinion, et il me laissa aller mon train.

Or, mon cher ami, croyez bien que je n'ai pas voulu m'amuser de la candeur de mon curé, et que cette conviction dont je parle est fortement enracinée chez moi.

J'ai vécu sous la Ligue, sous Henri III et Henri IV.

Quand j'étais enfant, mes grand'mères me parlaient d'Henri IV et me racontaient un bonhomme que je ne reconnais pas du tout, un monarque grisonnant, enfoui dans une fraise, dévot à l'excès et n'ayant jamais entendu parler de la Belle Gabrielle. C'était celui du père Pérefixe.

Le Henri IV que j'ai connu, batailleur, aimable, léger, un peu oublieux, c'est le vrai; c'est celui que j'ai déjà raconté, celui que je vous raconterai encore.

Né riez pas. Quand je suis venu à Paris pour la première fois, je me suis reconnu partout dans les vieux quartiers, et j'ai un vague sou-

venir de m'être trouvé dans la rue de la Ferronnerie, le jour où le peuple perdit son bon roi, celui qui avait voulu que chaque Français mit la poule au pot le dimanche.

Qu'étais-je dans ce temps-là? peu de chose, sans doute, un cadet de Provence ou de Gascogne; mais j'aurais été dans les gardes de mon héros, que cela ne m'étonnerait pas.

A bientôt donc mon premier feuilleton de la *Seconde Jeunesse du roi Henri*, et croyez-moi

Tout à vous,

PONSON DU TERRAIL

CATASTROPHE A METZ

Une épouvantable catastrophe vient de se produire à Metz.

Voici, d'après la France, les premiers renseignements parvenus à Paris :

Avant-hier, à deux heures de l'après-midi, une explosion terrible a eu lieu dans la fabrique de cartouches située dans la cour de l'arsenal.

Les travailleurs au nombre de 109, réunis dans un bâtiment en planches, étaient divisés en deux pièces de la manière suivante : dans la première pièce, 71 femmes; dans la seconde, 4 femmes; de plus, 10 chasseurs à pied, 10 artificiers, 3 sous-chefs artificiers et un chef artificier étaient occupés aux mêmes travaux.

Il paraîtrait qu'une jeune ouvrière, en passant précipitamment une paire de ciseaux à l'une de ses voisines, a lancé la pointe de l'instrument sur la capsule d'une cartouche et a ainsi occasionné l'explosion.

Instantanément une formidable détonation s'est fait entendre; les planches du bâtiment ont volé en éclat et le toit s'est effondré.

Le feu, communiqué à des amas de cartouches, a fait en un clin d'œil des ravages effrayants parmi tout ce monde d'ouvrières et d'ouvriers.

L'alarme a été bien vite donnée en ville. Les sapeurs-pompier et des détachements de troupes de la garnison sont accourus sur les lieux.

Les principales autorités civiles et militaires se sont empressées de faire organiser les premiers secours. Mais, hélas! pour plusieurs des malheureux travailleurs, ils étaient déjà superflus!

La cour de l'arsenal offrait, en quelque sorte, l'aspect d'un champ de bataille, couvert de morts, de mourants et de blessés. On a retiré de dessous les décombres seize cadavres calcinés, mutilés et entièrement méconnaissables.

Cinquante-neuf blessés, horriblement mutilés, déchirés et meurtris, gisaient à terre en attendant leur transport à l'hôpital.

Il est inutile de dire que tout le monde, en présence de cette catastrophe, a fait preuve du plus actif dévouement. Les médecins, les infirmiers, les sœurs de charité se sont multipliés pour opérer les premiers pansements.

Ce qui ajoute encore à la douleur du désastre, c'est que la plupart des victimes étaient des mères de famille. Aussi, dans le quartier Chamberrière, qui touche à l'arsenal, la consternation était générale : on voyait des enfants pleurer et s'inquiéter du sort de leur mère. La désolation était peinte sur tous les visages. La foule anxieuse se pressait sur les talus des remparts d'où l'on pouvait apercevoir le théâtre de la catastrophe.

A l'heure où ces informations nous étaient adressées de Metz, l'incendie se trouvait éteint. On a pu, à force d'activité et de courage, préve-

nir de nouveaux malheurs. C'est ainsi qu'on a déterrés, sous les débris des planches enflammées, des barils de poudre et de cartouches, dont l'explosion, que la plus légère étincelle pouvait produire, eût fait sauter en l'air les hommes dévoués qui se chargeaient de cette tâche vraiment héroïque.

Au moment où l'on nous écrivait, M. le préfet venait de se transporter à l'hôpital Bon-Secours où sont recueillis les blessés. Plusieurs, malheureusement, ne devaient point passer la nuit.

A l'hôpital militaire, on compte vingt-trois blessés; ce qui porte le chiffre total à quatre-vingt-deux.

Il y aura de grandes misères à soulager et de nombreux orphelins à recueillir.

M. le ministre de l'intérieur a envoyé immédiatement une somme de 10.000 fr. pour être distribuée aux familles des victimes.

Nous apprenons que l'Empereur, informé par dépêche télégraphique, du désastre de Metz, a répondu immédiatement qu'il était prêt, avec l'Impératrice, à venir au secours des familles qui lui seraient signalées.

Le Passé, le Présent, l'Avenir

Possesseur d'une grande fortune rapidement gagnée dans des spéculations industrielles, le sieur X... vient de se faire peindre d'une façon très-fantaisiste. Il a prié l'artiste de grouper dans le même cadre trois images distinctes représentant ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il sera fatalement un jour.

Le peintre, un de nos artistes les plus en renom, a essayé d'abord de combattre une idée aussi excentrique; mais il n'a rien pu obtenir de son client. Il a fallu que son pinceau se prêtât à un désir si fortement exprimé.

En conséquence, dit l'Opinion nationale, il a divisé sa toile en trois parties :

A gauche, on aperçoit M. X... (que M. de Guilloutet nous empêche de désigner autrement) à l'âge de vingt-cinq ans, vêtu d'un habit d'une fraîcheur douteuse, de linde d'une couleur problématique et coiffé d'un feutre quelque peu déformé.

C'est le passé.

Au milieu de la toile, dans une toilette d'une irréprochable splendeur, s'épanouit le financier. Il est rasé de frais, rubicond et souriant. Sur sa coiffure, les spirales d'une énorme chaîne d'or enchâssant des rubis, se tordent gracieusement sur les tranches chatoyantes d'un gilet de velours mordoré. La rosette d'officier de la Légion d'honneur fleurit à sa boutonnière. Il règne dans sa personne et dans sa tenue comme un reflet de jubilation absolue. Il a l'air content de la vie, de la situation, du pouvoir personnel, de tout.

C'est le présent.

Tout à côté, sur la droite du tryptique, apparaît terrible, dans sa saisissante réalité, le revers de cette médaille. On découvre sur une dalle humide, incrustée de mousse grise, un squelette que le vent va réduire en poussière.

C'est l'avenir.

La seule concession que M. X... ait voulu faire en faveur des dames qui peuvent visiter son salon, c'est d'appliquer un voile épais sur la dernière partie du tableau.

TEMPS PROBABLE

Dimanche, 20 septembre.
Les mauvais temps ont abordé les régions nord et ouest, comme nous l'avions prévu. Demain, dimanche, temps pluvieux.

telle, et les livres d'écrus du Châtelet ne la mentionnent pas.

Cependant, au dire du petit livre imprimé à la Haye, cette affaire avait passionné la cour et la ville.

Et je tournais et retournais mes deux volumes, cherchant la clé de ce mystère, lorsque sur le verso de la couverture, quelques mots écrits à la main attirèrent mon attention : *Ce livre fait partie de la bibliothèque de la maison des pères de St-Jean de Dieu, sise à Charenton.*

Signé : Decoumier.

L'abbé Decoumier avait été le premier directeur de la maison de Charenton, reconstituée en passant des mains des frères de St-Jean de Dieu à l'administration civile.

Charenton a conservé ses archives, et c'est là que, grâce à la complaisance d'un haut fonctionnaire, j'ai eu le mot de l'énigme.

En 1734, par ordre du roi et en vertu d'une lettre de cachet, on enferma à Charenton un pauvre diable de commis greffier nommé Boisfleury.

La folie de ce brave homme consistait à se croire président de la chambre au criminel, chargé de retrouver les conspirateurs et appelé à rendre les plus grands services à l'État.

Il portait même chez lui une robe rouge, et les gens de la rue de La Vrillière, qu'il habitait,

se faisaient un malin plaisir de l'appeler monsieur le président.

Ledit Boisfleury avait une servante dont les robustes appas avaient tenté un malheureux cadet de Gascogne, appelé Castirac.

Ce Castirac, pour s'introduire dans la maison, s'entendit avec deux chenapans et prenant Boisfleury au sérieux, lui confia une histoire de sorcière et de vampire qui, disait-il, préoccupait tout Paris.

Boisfleury accléva de perdre la tête.

Il sortit en robe rouge, se en alla chez plusieurs seigneurs qui le mirent à la porte, se fit ensuite chasser du palais et, en fin de compte, fut enfermé à Charenton et confié aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

Là il rédigea un mémoire, qui n'était autre que l'histoire du Gascon Castirac, embellie des nombreuses ressources de son imagination de fou.

Boisfleury mourut en 1752; sa folie avait duré dix-huit ans.

Un prisonnier de Charenton, qui n'était pas fou, mais qui avait déplu à Mme de Pompadour, parvint à s'échapper.

Il emporta le manuscrit de Boisfleury, tombé en sa possession, passa en Hollande, le fit imprimer à la Haye et en envoya un exemplaire

aux frères de Saint-Jean-de-Dieu, en leur maison de Charenton.

Et voilà comment, mes chers lecteurs, je vous ai raconté de la meilleure foi du monde, une histoire dont il n'y a pas un mot de vrai.

Pardonnez au mystificateur, car il a été lui-même mystifié.

PONSON DU TERRAIL

FIN

BULLETIN DES THÉÂTRES

Le théâtre du Châtelet donne en ce moment les *Pirates de la Savane*, qui sont hi n une des pièces les plus idiotes qu'il soit possible d'imaginer. Heureusement, dans le chaos des situations et la pérorade des fusils, on trouve une écuyère, un cheval, et même une actrice. L'écuyère s'appelle Sarah Dowe et le cheval Coco. Quant à l'actrice, — l'art se trouve partout, comme l'honnêteté, — c'est Mlle Esther Gombert, une étoile de la province dans la *Petite Presse* a déjà constaté l'apparition dans le ciel Parisien. Le début de Mlle Esther est mieux qu'un début, c'est une naturalisation. Les talents naissent en province; le soleil de Paris les fait écarter au contact des rivalités. Mlle Esther est une belle jeune femme, aux traits bibliques, à la magnifique chevelure noire, au regard chargé de passion. Elle fait craquer son rôle des *Pirates de la Savane* comme un vêtement trop étroit. Il faut souhaiter une

création pour cette actrice, qui sera l'an prochain une des dix comédiennes de Paris.

Aux Français une comédie de paravent, *A deux de jeu*, jouée par Mme Arnould Piessis et M. Febvre, et dont la cour avait eu les premières, a obtenu un succès d'estime qui ne paraît pas devoir la conduire à un âge très-avancé. Auteur, M. Ernest Legouvé.

Le théâtre du Châtelet vient de commencer ses relâches pour les répétitions générales de *l'Armurier de Santiago*.

Ce nouvel ouvrage de Bouchardy nous remet en mémoire une petite scène de famille qui s'est passée à l'Ambigu, lors de la première représentation d'un drame de ce même auteur.

Un enfant, enlevé dans le prologue, reconnait après dix ans de séparation la voix de son père, soupire une mélancolique romance derrière les grilles d'une prison.

L'enfant escalade les murs de la tour où son père est enfermé; il se cramponne aux gouttières, il se hisse contre la fenêtre de la cellule.

— Mon père!

— Mon fils!

En ce moment on entend, aux troisième galeries, retentir une paire de soufflets et la voix d'une femme qui s'écrie :

— Qu'est-ce que t'as donc de battre ainsi ce gargon?

— Ah! le gredin, répond une voix mâle, je le bats... parce que ce n'est pas lui qui en aurait fait

autant pour son père!